



# LA COLLINE SAINT-BARTHÉLEMY

collection « Les sites »



NICE  
PATRIMOINE



VILLE DE NICE



[1] La villa Arson et le monastère de Saint-Barthélemy depuis la villa de Cessole.  
Lithographie de Jacques Guiaud, 1856.  
Bibliothèque de Cessole, Nice.

Au nord-ouest du centre-ville de Nice, s'élève la discrète colline Saint-Barthélemy dont le patrimoine témoigne de la ferveur religieuse des temps modernes, de la fertilité des sols niçois et des plaisirs champêtres auxquels s'adonnait une société bourgeoise et mondaine [1].



[2] Le quartier de Saint-Barthélemy en 1890.  
Bibliothèque de Cessole, Nice.  
© Photographie Jean Giletta.

Saint Barthélemy, un des douze apôtres de Jésus-Christ, est un Juif de Galilée, né en Judée et décédé en Arménie (écorché vif puis crucifié et décapité) au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. Il aurait évangélisé l'Arabie, la Perse et l'Ouest de l'Inde.

Saint patron des bouchers, des tanneurs et des relieurs, fêté le 24 août, il est souvent représenté avec trois attributs spécifiques : un poignard, un livre et la dépouille de sa peau écorchée.

Cette colline Saint-Barthélemy surplombe la plaine de *Camp-Lonc* (ou *Campo Longo*), coïncée au nord entre les collines de Cimiez et de Pessicart et s'ouvrant au sud largement sur la mer [2]. Elle tire son nom d'une petite chapelle de secours éponyme, dont on relève l'existence en 1247 parmi les possessions des moines Bénédictins du puissant monastère de Saint-Pons.



# DES MOINES BÂTISSEURS ET UNE ÉGLISE EN HÉRITAGE

Vers 1552, des Capucins (ordre religieux franciscain édifié en 1525 en Italie) venus de Gênes s'installent sur les hauteurs de Nice, les Bénédictins de Saint-Pons, propriétaires des lieux, leur ayant concédé l'usage de la chapelle Saint-Barthélemy. Voici ce qu'en écrit l'abbé historien Gioffredo : « L'an 1555, sous les auspices de François Lambert évêque de Nice, les frères Capucins dès 1552, en dehors des murs de Nice, avaient édifié un monastère et restauré l'église de Saint-Barthélemy située en ce lieu. Pour les remercier, l'évêque publia l'édit suivant, le 30 novembre 1555 : *François Lambert par la grâce de Dieu du siège apostolique, évêque de Nice [...] nous affirmons que, étant tombé en ruine à cause de son antiquité, l'église rurale située dans le territoire de la cité de Nice dit Campolongo, sous le titre de Saint-Barthélemy, dépendant du monastère de Saint-Pons, hors les murs de cette cité, à été prise en charge par les vénérables frères Capucins [...]* ».

[Gioffredo, *Nicæa Civitas*, p. 205]

La cession de cette chapelle s'accompagne cependant de conditions : édifier une nouvelle église et reconnaître l'abbaye de Saint-Pons comme propriétaire des terrains occupés par la rétribution annuelle, le 24 août, d'une charge « d'eau pure » et de quelques légumes. L'ordre recevait en retour une barrique de bon vin. Cette coutume a été reprise en 1884 dans un livre de contes et légendes d'Alexandre Lacoste, *Nice et Monaco à travers les âges*. Elle va également inspirer à Francis Gag (1900-1988), célèbre auteur de théâtre dialectal niçois, une comédie fameuse, *Lou Vin dei Padre* (1937).

L'église initiale est d'une forme très modeste. Elle ne comprend qu'une nef et deux chapelles latérales. Mais, la population de ce quartier niçois ne cesse d'augmenter et l'église s'avère trop exiguë pour contenir tous les fidèles. En 1750, les Capucins décident de la reconstruire totalement grâce au concours d'ingénieurs et d'ouvriers qui travaillaient alors sur le chantier du port Lympia. La première pierre est posée le 26 juillet 1750 et l'édifice est consacré en 1768. L'église conventuelle [3], devenue paroissiale en 1803, subit quelques modifications au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, dont l'agrandissement du transept en 1889 et la destruction du clocher édifié au début du siècle à la suite des dégâts occasionnés par le tremblement de terre de 1887. En 1885, l'architecte niçois Louis Castel est chargé de la construction d'une tour-horloge surmontée d'un ange girouette, d'influence florentine. Une dernière restauration a lieu en 1986 avec l'intervention notamment du peintre fresquist niçois Guy Ceppa.



[3] Clocher et façade principale de l'église de Saint-Barthélemy.

© Photographie Ville de Nice.

Le plan intérieur de cette nouvelle église, en forme de croix latine, est composé d'une nef avec collatéraux, chapelles latérales et d'un transept relativement important (seul de ce type à Nice). La croisée du transept est surmontée d'une coupole à lanternon. Les travées sont rythmées par des pilastres composites.

Le chœur est rectangulaire. La plupart des autels des chapelles sont baroques, style architectural et décoratif alors en vogue à Nice. Deux pièces d'art sont à souligner. La première est le beau tabernacle en marbre sculpté à Gênes du maître-autel [4], donné en 1757 par M<sup>gr</sup> Cantoni de Ronco, évêque de Nice. L'autre est un retable attribué à l'école des frères Bréa, illustre famille de peintres primitifs niçois. À noter enfin, une statue en marbre de Carrare représentant saint François d'Assise, fondateur de l'ordre des frères mineurs, œuvre du sculpteur Fabio Stecchi (1855-1928) en 1923. Des vestiges datant de l'antiquité romaine ont également été retrouvés dans le prieuré de Saint-Barthélemy, une inscription lapidaire toujours sur place et trois sarcophages aujourd'hui conservés au musée d'Archéologie de Cimiez.



[4] Tabernacle du maître-autel de l'église de Saint-Barthélemy.  
© Photographie Ville de Nice.

Malgré les vicissitudes de l'histoire (invasion du comté de Nice par les troupes françaises en 1792, expulsion des congrégations entre 1880 et 1905),

les Capucins ne quittent définitivement leur paroisse qu'en 1971, après plus de quatre siècles d'implantation à œuvrer sur la colline Saint-Barthélemy.

## UN CIMETIÈRE, TÉMOIN FUNÉRAIRE DE LA BELLE ÉPOQUE DES COLLINES

Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les inhumations se faisaient dans les caveaux particuliers ou communs des églises et dans des charniers situés aux environs immédiats. Face à l'accroissement de la population et dans un souci hygiénique, le 10 juillet 1783, un édit du roi Victor Amédée III, conforté par un décret épiscopal, interdit définitivement les inhumations dans les églises. Le cimetière du Château, inauguré cette même année, sera suivi de la construction de plusieurs cimetières dans les « banlieues » de Nice, notamment celui de Cimiez et celui de Saint-Barthélemy, inauguré en 1783 [5].

Le prestige des défunts qui y reposent et la variété de leurs architectures funéraires font de ces trois cimetières, plus particulièrement, de véritables témoignages de l'histoire sociétale et patrimoniale de Nice.



[5] L'architecture néo-antique et l'éclectisme propre au XIX<sup>e</sup> siècle caractérisent l'architecture des tombeaux du cimetière de Saint-Barthélemy.  
© Photographie Ville de Nice.



[6] Monuments funéraires des familles Falicon et Béthune, cimetière de Saint-Barthélemy.  
© Photographie Ville de Nice.

Fin XVIII<sup>e</sup>, la colline Saint-Barthélemy est encore une terre agricole parsemée de moulins et fermes, qui doit sa fertilité à la nature alluvionnaire de son sol et à l'irrigation par de nombreux petits « vallons » (ruisseaux), dont le *San Bertoumiéu* à l'ouest et le *Gourbelloun* à l'est. De vastes domaines agricoles, remontant peut-être déjà à l'Antiquité, se sont développés dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Au XVII<sup>e</sup> siècle, leurs propriétaires, nobles ou grands bourgeois niçois, y font construire des villas de plaisance dans le goût du baroque italien pour y passer l'été et fuir la puanteur et l'exiguïté de la ville.

C'est ainsi que l'on retrouve, au cimetière de Saint-Barthélemy, les Spitalieri de Cessole, les Arson de Saint-Joseph, les Renaud de Falicon ou encore les Défly et les Durandy, grands bourgeois enrichis par le commerce de l'huile. Avec la naissance du tourisme balnéaire au XIX<sup>e</sup> siècle, des hivernants louent ces grands domaines, inoccupés l'hiver par leurs propriétaires, s'établissent sur la colline Saint-Barthélemy et s'y font inhumier à leur tour, tels les comtes de Béthune ou encore Marie-Laure Le Poitevin de Maupassant, mère de l'écrivain. La vie mondaine qui y foisonne attire au cours des années de multiples personnalités que l'on découvre au fil des allées funéraires : le peintre niçois Cyrille Besset (1861-1902),

l'architecte Charles Dalmas (1863-1938), auteur du Palais de la Méditerranée, ou encore le champion automobile Jean Behra (1921-1959). Temples d'inspiration antique et chapelles néo-gothiques s'y côtoient et de nombreuses sépultures, mêmes modestes, sont ornées de sculptures et de statues [6].

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, villas et petits immeubles ont remplacé prés, maraîchages et fermes. La campagne environnante se parseme de ces « maisons niçoises » à plan carré si joliment caractérisées par leurs frises fleuries sous l'avant-toit [7]. Pour mieux relier ces quartiers nord à la ville en expansion, on ouvre en 1904 l'actuelle avenue Cyrille-Besset, en 1926 le boulevard Auguste-Raynaud, en 1929 le boulevard de Cessole et en 1934 le boulevard Gorbella.



[7] Les décors de sgraffite sur les frises en dessous de toit sont caractéristiques des maisonnettes niçoises de la fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècles © Photographie Ville de Nice.

# UN PATRIMOINE HISTORIQUE VIVANT

Si la plupart de ces fermes et villas furent victimes de l'urbanisation du XX<sup>e</sup> siècle, quelques témoignages architecturaux ponctuent encore le paysage actuel de Saint-Barthélemy. C'est le cas, par exemple, de la villa Arson et du prieuré du Vieux-Logis.

## LA VILLA ARSON

La villa ocre (couleur rouge de Gênes), située au nord du cimetière, doit son nom à Pierre-Joseph Arson, riche négociant originaire d'Avignon, qui, en 1812, acquiert cette villa de style italien du XVIII<sup>e</sup> siècle édifée par le consul Peyre de la Coste [8]. La famille Arson n'aura de cesse d'embellir la villa et de transformer le terrain agricole en jardin d'agrément à l'italienne. Le versant sud est aménagé en terrasses avec statues, balustrades et fontaines baroques. Plantes endémiques (pins, chênes, caroubiers et oliviers) et espèces d'origine exotique, alors très à la mode (palmiers, aloès et cactus) se côtoient. Sur le flanc ouest, Pierre-Joseph Arson crée une

imposante allée de cyprès. À sa mort en 1851, son fils Gonzague lui succède à la tête de la propriété. Lieu d'une vie mondaine intense, la villa accueillera plusieurs célébrités, parmi lesquels le ministre des Affaires étrangères français Talleyrand (1754-1838), le roi Louis I<sup>er</sup> de Bavière (1786-1868) ou encore l'écrivain et homme politique anglais Edward Bulwer-Lytton (1803-1873), auteur du roman *Les Derniers Jours de Pompéi*.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la villa est transformée en Grand Hôtel Saint-Barthélemy, puis, après la Grande Guerre, en clinique privée. Le domaine est acheté par la Ville de Nice en 1948. En 1965, elle l'offre à l'État pour y créer une école d'art [9]. La villa Arson devient un établissement public administratif du ministère de la Culture réunissant une École nationale d'art décoratif (ÉNAD), un Centre national d'art contemporain (CNAC), une résidence d'artistes et une médiathèque spécialisée. De 1968 à 1972, l'architecte Michel Marot intègre la villa ancienne dans un ensemble architectural contemporain en béton et galets du Var, de style brutaliste, qui obtient le label « Patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle »



[8] La villa Arson avec sa galerie à portiques et son jardin à l'italienne en 1850. Aquarelle d'Urbain Garin de Coconato. Bibliothèque de Cessole, Nice.





[9] Les toits terrasses de l'École nationale d'Art décoratif de la Villa Arson.  
© Photographie Ville de Nice.

le 28 novembre 2006. Des jardins à l'italienne de la famille Arson subsistent aujourd'hui principalement d'imposants alignements de pins maritimes et de cyprès. La villa et le site ont été inscrits à l'inventaire des monuments historiques en 1943.

### LE PRIEURÉ DU VIEUX-LOGIS

Le prieuré du Vieux-Logis [10] est à l'origine un ancien moulin qui arrêta définitivement de tourner au XIX<sup>e</sup> siècle. Transformé par la suite en ferme, il fut acquis en 1918 par le père Dominicain Alfred Lemerre, homme de grande culture, intéressé par le renouveau de l'Art sacré et qui sera, entre autres, un des acteurs du projet de l'église Sainte-Jeanne-d'Arc, chef-d'œuvre de l'Art nouveau à Nice. Il modifie la ferme en ajoutant un porche, un escalier, un clocheton, la fait peindre en ocre rouge et la rebaptise « Vieux logis ». Il y reconstitue un intérieur du XV<sup>e</sup> siècle propre à mettre en valeur ses collections de meubles et d'objets d'art médiéval et Renaissance. Le prieuré et les collections sont donnés en 1935 à la ville de Nice qui en fait un musée inauguré en juin 1939. Paul Valéry, visitant le prieuré, déclara : « Je viens d'avoir une véritable jouissance d'art... mais ce que j'admire le plus, c'est

le long et patient effort, l'amour et le goût qu'il a fallu à un homme aux ressources modestes, pour arriver à constituer et à présenter comme il l'a fait un ensemble dont il a été à lui seul, le constructeur, le collecteur et, si j'ose dire, le metteur en scène ».



[10] Le Prieuré du Vieux-Logis.  
© Photographie Ville de Nice.

# SERVICE PATRIMOINE HISTORIQUE

14, rue Jules Gilly - 06364 Nice cedex 4

[www.nice.fr/fr/culture/patrimoine](http://www.nice.fr/fr/culture/patrimoine)



VILLE DE NICE